

La poétesse

Lorsque la nuit
s'allonge sur la ville
comme une veuve sur l'absence
avec, miroitant dans ses châles pêle-mêle
l'hameçon des chimères
et les feux indécis des cierges du profond,
la poétesse s'apprête pour le rite.

Quand, de son fusain de cendres et de regrets,
le jour anéanti esquisse sur son front
la trace du moment clos
et se retire à pas lents de la chambre,
la poétesse se dévêt
se dépouille pour que son corps soit
la lampe qui illumine
l'effroi de la vigile.

Se tient seule au seuil de la nuit,
femme fanal,
pour tout bien
le talisman d'une lune d'argent.

Le cheval de glace,
chevalet d'un peintre défunt,
retient son souffle, écarte le mirage.
La poétesse et son regard,
quand l'une se mire dans l'autre,
gardent le désespoir bien en face
vif dans leurs yeux ardents
car l'œil naïf du miroir
est le sourire de la mort qui les nargue.

Alors commence la ronde.

Dans la première cour,
celle où dormaient les hommes la veille du combat,
la poétesse s'approche du plus profond des puits,
se penche par delà la margelle vers la nuit humide du
vide,
cueillerait la fleur d'un poème à peine éclosé
sur le limon du néant.

Les mots-sangsues s'accrochent à ses bras, à sa nuque
goulus sucent avec délire son sang
l'imprègnent de leurs sons et de leurs songes
sonores mensonges, carillons séduisants.
Par son labeur elle se fera
bouche pour leur clameur.

Elle gravit alors les escaliers de pierre
qui s'agrippent aux flancs des tourelles, vigies
du haut desquelles les sages voulaient voir s'en venir
l'espoir
et les guerriers l'heure de leur gloire

ses pas sont si solitaires
que son ombre même ne la suit pas
entre ses doigts pour tout flambeau
la luciole d'un mot
marchandée aux portiques du rêve.

La poétesse visite une à une les salles du passé,
vastes cavernes poussiéreuses où s'entassent
les toiles de fond des jours d'été,
les tentes des tendres nuits d'amour ;
tant de soupirs évanouis sous le chapiteau du rêve.

Elle scrute les tentures où pâlissent les peuples
qui jadis traversèrent la brève clairière,
foulant à peine de leurs pas le sablier du monde
avant de disparaître comme ils étaient venus,
yeux éperdus, bouche mordue,
et l'amour écorché vif comme une bête monstrueuse
palpitant encore dans leurs bras.

Dans les greniers vétustes, elle visite
les guerriers empanachés de naguère,
leurs bustes empilés dans les coins comme jadis leur
butin,
leurs portraits figés contre les murs suintant d'oubli,
et baise les yeux vitreux des dieux empaillés,
près des urnes votives où se meurent les rats.

Les potentats, ceux qui voulurent éblouir
et prirent l'éternité pour une courtisane,
perdus dès le premier jour
parce qu'ils eurent le temps pour père
et pour assassin,
ballotent mollement dans l'air fétide
suspendus aux ogives des plafonds voutés
dans les cocons de bave que file l'orgueil.

La poétesse s'avance encore, obscure, jusqu'au dernier
perron
là où les cieux s'épanchent
sur les plafonds des bibliothèques en ruines
et l'haleine du vent rôde rude le long des longs couloirs
où le temps s'effeuille silencieux,
lave de sa face la trace de tout passage,
et le moisi lèche les cuirs, ronge les fermoirs.
Poussière de sciences, d'arts et de lois.
Et dans l'ombre les muses en haillons,
à genoux entre leurs seaux et leurs serpillières.

Dehors, l'aube se fait
dans le parc des palais abandonnés,
où le lierre lacéré et les ronces frissonnent
sur les fontaines et les berges des étangs croupis.
La poétesse sonde l'eau trouble,

fouille de sa main sans anneau
l'onde sans barque,
se façonne un radeau de mots
et s'engage, sans gage
loin des rives.

Vogue
sur l'onde où frémit
l'airain fantôme des destins engloutis.

Où sont les dieux au poing tout-puissant
qui firent des prophètes et des rois
des orateurs des soldats et des fous
ceux qui firent hurler les foules et les assujettirent
avec leurs sermons et leurs foudres
avec leurs songes et leurs mensonges,
dieux de tonnerre et d'apparat,
idoles pour des invocations d'homme ?

Dieux de sarcophages dans les catacombes de l'oubli,
dérivent-ils aujourd'hui les yeux mornes
sur d'autres mers, d'autres mythes, d'autres adieux
ou dorment-ils hirsutes sous les ponts ?

Les mots s'épanouissent en nénuphars languides,
et s'évanouissent en langues de feu sous les ondes du
refus.

Qu'écrire ? Quel cri incorruptible serait encore
possible ?

De quel droit pourrait-on encore
prononcer les mots qui louèrent le monde : paysages
d'arbres péris, de montagnes minées, de champs
ensevelis
par les voleurs et pilliers de tombeaux que nous
sommes ?

Paroles dérobées au ventre violé de la terre.
Comment alors mettre à bas sa part du discours,
le chant qu'entretient l'être avec son combat,
avant de poser sur le vide sa main hurlante de refus ?

Le mot se meut ou se meurt entre songe et plume.
Loin, si loin, erre l'absence des dieux
à pas de loup dans la clairière,
perdue dans les forêts rasées,
piège géométrique : angles d'acier et de verre,
miroirs d'ailes d'hirondelles effarées, de pigeons
éventrés.

La terre râle sous son lit d'immondices,
les champs vides de moissons étouffent sous l'asphalte.
Taudis immonde, monde maudit,
tes mains de béton et de convoitise
âprement se tendent vers les cieus empestés,
et l'homme matricide à l'heure de son triomphe
se gave des entrailles qui lui donnèrent vie.

Ainsi, les mots-joyaux qui chatoyaient sur l'étoffe
rutilante du songe,
parures d'émeraudes de diamants de rubis,
trésors des coffres de l'espoir,
ne sont qu'éboulis de charbon, que cailloux, que galets,
que pavés
épars et perdus dans les campagnes disparues :
pierres lapidaires.

Et ce langage est de vase et de bitume
Langue de malheur et de honte
Parole de décombres et de gravats !

Par quel sacrifice, quel serment, quel rite,
par quelle incantation apprise au seuil de quelle aube
purifier cette langue de tanière et de fiel ?
De quel dieu inconnu mande-t-on le magique ?

Le scarabée
a pour toute voix
la chute de sa carapace
sur les dalles des salles vides.

Au-delà de la douleur, le vide se fait.
La poétesse écrit alors du baume de son cœur
et le navire du stylet sillonne
l'espace blanc de sa chair.
Elle s'en prend tantôt au poignet
tantôt à l'épaule,
trempe dans son sang l'acier bien émoussé
écrit sur la longue plage blanche
s'évertue à nommer de sa vie
l'absence :
chaque mot écorché vif.

Quand s'éveille la cité comme une forge,
que résonne le tintamarre des épées sur les boucliers
et retentissent les cris de guerre du quotidien,
la poétesse se traîne vers la fenêtre
et hurle son désespoir en traînées défaillantes d'ongles
brisés
qui voudraient déchirer la face indifférente du jour.

S'affaisse sous l'arche du silence
de sa nuit compose le repos
et sombre alors que tout s'agit.

Poète,
que l'on vous reconnaisse
aux lambeaux de vos gestes.

Femme mots dites

*Dominique O'Neill enseigne le français au Collège universitaire
Glendon, Université York.*